

LA GENT FÉMININE DANS AU MAROC DE PIERRE LOTI

Houda NADDI

Professeur Assistant
Université privée de Fès (Maroc)

Résumé : Loti, comme tous les écrivains voyageurs, présente un regard exogène en décrivant, à la façon de l'Occidental supérieur et civilisé, les femmes de la ville de Fès. En effet, la culture de l'auteur, ayant construit des modèles de sociétés et d'individus, finit par se confondre avec le référent, voire par le dépasser. En somme, Loti souligne implicitement la supériorité occidentale et loue les mœurs chrétiennes, en comparaison avec celles des autochtones. Il s'agit, bien sûr, d'une perception de l'autre qui procède de l'exotisme. Chez l'écrivain, les femmes demeurent généralement magnifiées dans les descriptions qu'il trace. Ces portraits s'avèrent les lieux où se déploient les fantasmes et l'altérité telle que Loti la perçoit. Le portrait qu'il brosse des femmes est tantôt un portrait de groupe statique en pied ou celui d'une seule femme saisie dans une posture érotique, tantôt un portrait dynamique mettant en relief la démarche et la désinvolture de ces femmes. Mais dans tous les cas, l'écrivain accentue l'exotisme de ces femmes pour en faire des objets sensuels qui célèbrent l'amour et le plaisir des sens. En prétendant peindre la gent féminine de Fès, Loti s'inspire de l'orientalisme et brosse un récit qui devient en réalité une représentation d'a priori sur l'autre, une connaissance intériorisée par l'écrivain, avant même le départ, et que son voyage au Maroc permet de ressortir.

Mots clés : Altérité, Exotisme, Femme, Occidental, Orientalisme, Regard exogène

Women in *Au Maroc* by Pierre Loti

Abstract: Loti, like all travel writers, presents an exogenous view by describing in his own way that of the superior and civilized Westerner, the women of the city of Fez. Indeed, the author's culture, having constructed models of societies and individuals, ends up merging with the referent, even surpassing it. In short, Loti's implicitly emphasizes Western superiority and praising Christian mores in comparison with those of the natives. This is, of course, an exotic perception of the other. In the writer's descriptions, generally, women are magnified. These portraits prove to be the places where fantasies and otherness such as Loti perceives it. His portrayal of the women is sometimes a static full-length group portrait or a single woman captured in an erotic posture, sometimes a dynamic portrait highlighting the women's gait and casualness, but in all cases, the writer accentuates the exoticism of these women to make them sensual objects that celebrate love and the pleasure of the senses. By purporting to paint the female gender of Fez, Loti is inspired by orientalism and paints a story that actually becomes a representation of preconceptions about the other, a knowledge internalised by the writer, even before departure, and which his trip to Morocco brings out.

Key words: Exogenous gaze, Exoticism, Orientalism, Otherness, Westerner, Woman.

Texte intégral :

Depuis le XVIII^{ème} siècle, un grand nombre d'auteurs ont été fascinés par Fès. Pierre Loti, les frères Tharaud, André Chevrillon, Eugène Aubin, Driss Chraïbi, Khatibi, Benjelloun et bien d'autres, ont été émerveillés par cette ville impériale qui a nourri leur imaginaire littéraire et artistique. Chacun aborde la représentation de Fès selon sa position sociale et politique, selon sa sensibilité et selon le regard endogène ou exogène porté sur la cité.

C'est en pleine gloire littéraire, et à deux ans de son élection à l'Académie française, que Jules Patenôtre fait appel à Pierre Loti. Patenôtre était chargé de conduire une ambassade auprès du monarque chérifien pour réitérer ses engagements envers le roi, et il voulait que Loti l'accompagne pour consigner par écrit la relation de la mission diplomatique.

Pierre Loti accepta l'invitation du ministre Patenôtre, et son séjour au Maroc s'étalera du 25 mars au 4 mai 1889. Le pays était alors à la croisée des chemins, fragilisé par une instabilité politique et sécuritaire interne, et placé dans le viseur des intrigues expansionnistes des puissances occidentales.

L'expérience marocaine de Loti demeure unique et exceptionnelle. L'écrivain voyageur a déjà visité la Turquie, le Sénégal, le Japon, Tahiti et bien d'autres pays, mais il n'en est pas moins émerveillé par le Maroc. Cet émerveillement est traduit dans un récit impressionnant *Au Maroc* (1889), où le charme exotique coordonne ses effets avec la splendeur dépaysante du pays. C'est d'ailleurs avec ce livre que le Maroc entre dans la littérature française grâce à la qualité de ses impressions, à ses tableaux et à sa poésie. Il suscite un très grand intérêt chez les Français et chez les Marocains : L.D. Briskey (1949, p. 128), très admirative, souligne qu'avec Loti : « La description ne se perd jamais dans le vague. L'adjectif est toujours précis et évocateur tout en restant sensible au moindre changement de couleurs ou d'atmosphère. ».

Montherlant, cité par A. Kninah (2015, p. 231) a été, lui aussi, impressionné par cette œuvre : « C'est le meilleur livre que j'aie lu sur le Maroc, et sur ce sujet, j'en ai lu beaucoup ».

En somme, Loti a gagné son pari haut la main et son livre a atteint une trajectoire que ni l'auteur ni le commanditaire n'ont prévue, marquant ainsi définitivement l'ancrage du Maroc dans la littérature avec la publication de son œuvre *Au Maroc*.

P. Loti (1996, p. 12) puisera à fond dans l'exotisme pour émerveiller et convaincre son lecteur en l'invitant, d'un côté au voyage et, de l'autre côté, en exigeant de lui une adhésion totale à son modèle d'écriture et de création. Ainsi, l'écrivain se veut honnête dès le début de son livre, en interpellant ses lecteurs pour leur préciser, d'une part, le modèle d'écriture qu'il a l'intention de produire et, d'autre part, le lectorat auquel s'adresse son récit : « Laissons tout, et jouissons seulement au passage des choses qui ne trompent pas, des belles créatures, des beaux chevaux, des beaux jardins et des parfums de fleurs... ».

Ensuite, il détermine le type de lectorat auquel s'adresse son œuvre. Il s'agit d'une élite qui a la même sensibilité que lui, qui aime la musique arabe et les pays orientaux en général avec leur exotisme et leur pittoresque : « Donc, ceux-là seuls me suivent dans mon voyage, qui parfois le soir se sont sentis frémir aux premières notes gémies par des petites flûtes arabes qu'accompagnaient des tambours. Ils sont mes pareils ceux-là, mes pareils et mes frères. » P. Loti (1996, p. 12)

Ainsi, Loti se sent comme investi du devoir d'assouvir le besoin en images envoûtantes et de saveurs exquises d'une élite dont il se fait le représentant et le modèle.

En somme, un ensemble de facteurs, affichés ou secrets, dépendant des modèles littéraires que l'auteur s'est choisis, et relevant aussi de son statut d'origine ou du rôle qu'il s'est assigné, conditionnent les écrits de l'écrivain sur l'ailleurs. J. M. Moura affirme dans *L'Europe littéraire et l'ailleurs* (1998) que même la place de l'auteur sur l'échiquier social influence son mode de réception de l'environnement découvert lors du voyage.

P. Loti, plutôt romantique qu'objectif, combine l'exactitude du détail et l'état d'âme d'un passage. C'est par une activité de tous les sens qu'il entre en relation avec le sujet décrit. A ce propos, A. Kninah (2015, p. 231) explique que : « La posture esthétique de Loti, est celle d'un peintre plasticien qui décrit le réel tout en se donnant la liberté de le travestir, sinon de le pervertir, au gré de son vouloir. ».

Comme tous les récits de voyages, *Au Maroc* aborde plusieurs thèmes exotiques chers aux écrivains occidentaux comme la haine du modernisme, l'obsession du passé et de la vie ancestrale, l'attendrissement sur soi-même et un désir d'évasion que rien ne satisfait et bien d'autres sujets encore.

Cependant, dans ce livre, les états d'âme de l'écrivain, son regard exogène et sa perception exotique, ont certainement une incidence significative sur la vision de l'auteur. Pour analyser cette approche littéraire adoptée par Loti dans son œuvre, nous nous proposons d'apporter des éléments de réponse aux interrogations qui constituent le noyau de notre problématique :

Quelle serait la part d'exotisme et de fantasmes dans la représentation de la femme fassie chez Loti ? Dans quelle mesure le regard exogène de l'écrivain, serait-il pertinent pour appréhender la gent féminine de la cité impériale ? Comment les états d'âme de l'auteur influencent-ils sa perception de l'autre, et particulièrement, la femme fassie ? Doit-on considérer que c'est plutôt le style particulier de Loti qui permet de dégager la magnificence de la femme ?

Notre objectif est d'analyser la représentation littéraire de la femme dans *Au Maroc*, qui est, nous semble-t-il, un sujet essentiel dans cette œuvre, car la littérature orientale se laisse envahir par l'omniprésence de la figure féminine en présentant la femme exotique comme le symbole d'une altérité absolue. Les écrivains de la fin du XIX^{ème} siècle comme T. Hentsch (1987, p.145) connaîtront, par le biais de la femme exotique, un « *Orient à l'état pur* ».

Cet Orient sera, selon D. Vinson (2004, p. 81) :

l'image enjôleuse et séduisante d'un Orient de l'exotisme, du fantasme et du rêve, ne prétendant en aucune façon à l'exactitude. C'est l'image d'un Orient du plaisir, de la fantaisie, des fastes, du luxe. C'est aussi l'image d'un Orient de la sagesse et du mysticisme. [...] C'est l'autre, l'antithèse par excellence, que l'on cherche et que l'on trouve au prix de représentations fantasmagoriques et de reconstitutions du réel.

Cette caractéristique de la littérature orientaliste est évidente dans l'œuvre de P. Loti (1996, p.82) : « Que de belles créatures cloîtrées, choisies parmi les plus superbes jeunes filles de tout le Moghreb, ce bois d'orangers a dû voir passer, s'ennuyer, se faner et mourir »

Nous supposons que Loti s'est laissé obnubiler par l'exotisme oriental et par ses fantasmes au détriment d'une vision vraisemblable et rationnelle pour décrire la gent féminine de la cité impériale. Cette hypothèse fera l'objet de notre analyse tout au long de cet article. Pour ce faire, nous opterons pour une méthodologie thématique et plurielle.

1. Approche de la femme fassie

1.1. Description représentative de la femme

Dans *Au Maroc*, on a l'impression que les femmes sont présentes dans le livre de façon plus vraie, plus justement observées comme dans ce beau tableau tracé par l'écrivain P. Loti (1996, p .89) :

Les Arabes blanches portent des tuniques de soie brochée d'or atténuées sous des tulle brodés : leurs manches longues et larges, laissent libres leurs beaux bras nus cerclés de bracelets ; de hautes ceintures, en soie lamée d'or, raides comme des bardes de carton, soutiennent leurs gorges ; sur tous les fronts il y a des feronnères, faites d'une double rangée de sequins d'or, ou de perles, ou de pierreries, et par-dessus est posée *L'hantouze*¹, la haute nitre enroulée toujours de foulards en gaze d'or, dont les bouts pendent et flottent par derrière, mêlés à la masse des cheveux dénoués ; elles marchent la tête rejetée en arrière, les lèvres ouvertes sur les dents blanches ; elles ont un balancement des hanches un peu exagéré et d'une voluptueuse lenteur ; leurs yeux, déjà très grands et très noirs, sont réunis et allongés jusqu'aux tempes avec de l'antimoine ; plusieurs sont peintes, non pas au carmin, mais au vermillon pur, comme par recherche sauvage de l'invraisemblance ; leurs joues semblent passées au minium épais ; et sur leurs bras, sur leurs fronts, paraissent des tatouages bleus.

Dans ce passage, l'auteur ne livre pas ses sentiments et ses états d'âmes comme il le fait souvent dans ses descriptions expressives. Juché sur sa terrasse d'où il observe les toits de la ville, qui d'habitude sont réservés aux femmes, il les regarde qui se promènent par groupes. Sa description ne concerne pas une seule femme, mais toutes les Arabes dont il brosse un portrait vestimentaire et physique d'un réalisme proche d'une photographie. Ainsi, dans ce passage, la description expressive qui laisse entrevoir les sentiments de l'auteur, est quasiment omise au profit de l'image que l'auteur voulait exacte, précise et riche. Le lecteur est poussé à apprécier la vérité des informations que l'auteur rapporte dans ce portrait vestimentaire. Il s'agit donc d'une description représentative qui suspend la narration pour se concentrer sur l'objet décrit que l'auteur décompose en sous-thèmes. Cette re-création dans le récit est aussi quelque peu ornementale puisqu'elle manifeste la virtuosité rhétorique de l'auteur qui décrit sans lasser ses lecteurs et qui produit en même temps un texte qu'on pourrait qualifier de documentaire.

De plus, dans ce passage, l'auteur ne décrit pas une femme spécifique, mais c'est de la femme fassie en général qu'il s'agit. Le lecteur occidental trouvera sans doute dans cette description tous les détails du costume de cette femme. L'auteur ayant réussi à en faire un spectacle digne d'intérêt, lui confère ainsi une fonction mathésique dont le but est de diffuser un savoir, celui concernant le costume de la femme arabe fassie.

1.2. Discrétion de la femme fassie

En somme, en plus de l'enthousiasme poétique qui se dégage de ce tableau, l'écrivain rejoint le peintre et parvient à transformer le lisible en visible en faisant percevoir le sujet qu'il décrit dans ses moindres détails, offrant au lecteur, un spectacle visuel exotique et étrange. Cependant et malgré toute cette belle description qui vise à représenter le plus fidèlement possible la femme marocaine, l'auteur P. Loti, (1996, p.84)

¹ Mot appartenant au dialecte arabe marocain. Ce sont deux bandes de tissus brodées en or que posait jadis la femme sur sa tête. C'est une parure qui n'est plus utilisée aujourd'hui.

avoue paradoxalement que les femmes au Maroc sont presque invisibles, et qu'il [P. Loti (1996, p.84)] était obligé de scruter les terrasses, les vérandas et les murs pour les voir :

Nous ne voyons jamais les femmes, cela va sans dire, mais nous sommes constamment regardées par elles. Chaque fois que nous nous retournons, nous sommes sûrs d'apercevoir, au fond de quelque meurtrière étroite, ou au-dessus de quelque rebord de terrasse, des paires d'yeux très longs et très peints qui nous examinent curieusement.

Au contraire, dans *Aziyadé* P. Loti (1892, p.8), la femme est plutôt audacieuse. Il est vrai qu'elle est enfermée « derrière d'épais barreaux de fer » et se trouve presque dans les mêmes conditions que celles de la femme fassie, cependant, ses réactions et comportements devant un étranger, sont totalement différents : alors que la Fassie se cache et disparaît dès que son regard croise celui de l'auteur, la Turque se comporte tout autrement : « La jeune femme qui avait ces yeux se leva, et montra jusqu'à la ceinture sa taille enveloppée d'un camail à la turque »

Ainsi, *Aziyadé* se laisse admirer par l'auteur, même derrière les barreaux alors que les Fassies sont des femmes farouches qui refuseraient qu'un étranger leur fasse la cour étant donné qu'elles « s'évanouissent, disparaissent dans l'ombre, dès que nos regards se croisent... » de sorte que l'auteur ne pourrait en garder que des images fugitives. (P. Loti, 1996, p. 84)

1.3. Le voyeurisme

P. Loti (1996, p.101, 102), qui a l'habitude de vivre une histoire d'amour à chaque port d'attache, paraît sevré d'aventures amoureuses au Maroc. C'est pourquoi à un certain moment, il n'hésite nullement à se faire voyeur, et guette furtivement sur la terrasse de son appartement, le regard voilé, empli de désir et de volupté, des voisines cloîtrées, mais quelque peu audacieuses et inaccessibles :

Mais voici, derrière un petit mur, à deux pas de moi, un bout de chiffon doré qui brille, _et qui remue, _puis qui monte doucement, doucement, avec des précautions infinies : une hantouze de femme ! _ (Une de mes voisines évidemment qui a entendu marcher et qui a la curiosité de savoir qui ce peut bien être.) - Je ne bouge plus, subitement pétrifié... la coiffure dorée monte toujours ; - puis voilà qu'émergent une feronnière de sequins, _des cheveux, un front, de sourcils noirs ! -Deux grands yeux qui m'ont vu !!!... Coucou ! c'est fini... Disparue la belle.

Cette rencontre tellement désirée et convoitée, ne serait-ce que sur une terrasse éloignée, avec une femme, même intouchable, tient les sens de l'écrivain en haleine. Il guette les moindres gestes de la femme curieuse et la décrit par petites touches, ému et émerveillé. Arrivé à ce stade de voyeurisme, l'auteur P. Loti (1996, p.101-102) se sent gêné et se reproche son comportement discourtois : « J'ai tort de me tenir là ; j'en suis gêné moi-même, et, pour ne pas prolonger cette première présentation, je me retire sur ma terrasse inférieure où j'ai d'autres voisines déjà plus apprivoisées. »

Toutefois, il avoue sans détour que sa « gêne supposée » n'est en fait qu'une sorte d'hypocrisie, car, en vérité, il ne peut s'empêcher d'approcher les femmes qu'il suppose « apprivoisées », et de les épier depuis sa terrasse : « Bien que ce soit incorrect et que cela gêne les belles dames du voisinage, je commence à me tenir beaucoup sur ma terrasse, surtout à l'heure sainte du Moghreb, quand les pavillons blancs se hissent sur les mosquées. » (P. Loti, 1996, p.91)

Etant pris au piège du voyeurisme et de l'exotisme, et étant conscient que son comportement est inadmissible et incorrect, il [P. Loti (1996, p.89)] essaie tout de même de se trouver des excuses et justifier son hypocrisie : « Je commets, moi, une action tout à fait inconvenante, en restant assis sur la mienne [sa terrasse] ... Mais je suis étranger ; et je puis feindre de ne pas savoir... »

Alors, pour satisfaire son égo surdimensionné et sa supériorité d'Occidental, il se complait, tantôt à penser que ces femmes sont tombées sous son charme irrésistible, en tant qu'étranger [P. Loti (1996, p.102)] : « En général, quand je parais, les petits murs d'alentours se garnissent de têtes de femmes, toujours oisives et curieuses d'examiner le voisin d'une espèce rare que je suis pour elles. [...] Et on me regarde, on me sourit, on me fait : bonjour, bonjour ! »

Tantôt, il [P. Loti (1996, p.88)] donne libre cours à ses fantasmes et décrit ces femmes comme aguichantes, leur donnant des postures provocantes et sensuelles : « Elles se promènent par groupes, ces femmes ; ou bien s'asseyent pour causer sur les rebords des murs, jambes pendantes au-dessus des cours et des rues ; ou bien s'étendent, nonchalamment renversées, les bras relevés sous la nuque. »

1.4. *Pittoresque et exotisme*

Encore un peu plus loin, l'attention de l'auteur P. Loti (1996, p. 103) fut attirée par une autre femme, une nouvelle « recrue » comme il l'appelle. Alors il ne tarit pas d'éloges et se laisse aller sans retenue, exprimant son désir refoulé dès qu'il aperçoit une jolie femme. Il nous livre une sublime peinture où il donne libre cours à son imagination et à sa sensibilité :

une grande jeune fille brune, tête nue avec de longues tresses de cheveux admirables ; d'où vient-elle cette recrue ? quel est le riche voisin qui a acheté sa jeunesse ardente et ses reins superbes ? un profil droit et dur ; des yeux allongés, à peine ouverts, obscurs et sensuels ; un air hautain, un air sauvage ; son bras qui est nu, serait à lui seul une merveilleuse chose à sculpter ou à peindre.

Il est vrai que l'auteur ne fait que rendre justice à la beauté de cette jeune femme, mais il ne peut s'empêcher, en même temps, de la rabaisser en la qualifiant de « recrue » et de « femme qu'on achète », dessinant ainsi un beau tableau pittoresque traduisant le goût de l'écrivain pour l'exotisme à l'image des écrivains orientalistes. Au demeurant, l'écrivain avoue que « le charme », « la forme » et « le visage » de cette nouvelle « recrue », ont influencé positivement son jugement et son discernement : « La toute-puissante influence du charme extérieur s'exerce sur ceux de nos sentiments qui devraient en être le plus affranchis, tellement que nous pouvons être plus ou moins bons pour telle ou telle créature, suivant son visage et sa forme. »

Cette idée de « bonté soudaine », il l'a énoncée un peu avant en remarquant une jolie femme solitaire sur un coin de mur, faisant la « méchante » et la « révoltée », et l'idée qu'elle a été battue lui fut extrêmement pénible. Il se dit alors en lui-même [P. Loti (1996, p. 103)] : « Je voudrais pouvoir l'empêcher de pleurer et de souffrir ; lui apporter seulement un peu de bien-être physique et de repos. [...] Je me rends parfaitement compte que je m'inquiéteraï moins d'elle et de son chagrin si elle n'avait pas cette bouche délicieuse. »

Nous estimons que P. Loti (1996, p. 125) est prêt à se solidariser avec les femmes musulmanes que la société oppresse, mais son dessein ultime est de broser des tableaux des autochtones, destinés à « l'élite » qui a accepté d'adhérer à son projet d'écriture, guidé par les a priori, les stéréotypes, les clichés, et dessine un exotisme qu'il ne cache pas comme, encore, dans cette phrase : « Les femmes de ce douar, qui passent les

dernières, se troussent avec une naïve impudeur, montrant jusqu'aux reins leurs belles jambes de statues, un peu fauves, un peu tatouées par endroit ; mais elles gardent le visage voilé, chastement. »

Ici, la description met en relief un autre trait exotique relatif au comportement et aux mœurs des bédouines marocaines. Pour Loti, ce sont des femmes obéissant à une pudeur d'autruche, se voilant « chastement », le visage, mais « montrant jusqu'aux reins leurs belles jambes de statues ». Loti se permet ainsi de regarder les autres de haut, soulignant la supériorité occidentale et louant les mœurs chrétiennes, en comparaison avec celles de cette jeune autochtone musulmane dont le comportement est perçu comme risible et grotesque. Cette perception de l'autre procède de l'exotisme comme le comprend J.F. Staszak (2015, p. 43) :

L'exotisme se fonde sur la domination symbolique et matérielle de l'Occident. Il ne procède pas de la découverte [...] de l'Autre, mais de la reconnaissance rassurante de l'adéquation de celui-ci avec les stéréotypes qu'on en a. L'exotisme conforte le sujet qui en fait l'agréable expérience dans son identité, et aussi dans sa supériorité.

2. Le parti pris de l'écrivain

Curieusement, quand il s'agit de décrire le peuple, P. Loti (1996, p. 107) adopte un autre ton et un point de vue tout à fait à l'opposé de la perception qu'il a de la femme. Les descriptions sont généralement sombres et dégoûtantes, inspirant l'aversion et la répugnance, comme dans le tableau suivant qui peint la foule dans les bazars :

Elle bourdonne et grouille sourdement, la foule vêtue de laine grise, accourue de loin pour acheter ou revendre d'extraordinaires petites choses. Des sorciers font des conjurations, [...] des mendiants montrent leurs plaies ; des nègres esclaves charroient des fardeaux ; des ânes se roulent dans la poussière. Le sol, de même nuance grisâtre que la foule, est semé d'immondices, de fientes d'animaux, de plumes de poules, de souris mortes, et tout ce monde, en babouches traînantes, piétinent ces ordures.

Cette description dépréciative et dégradante de la foule dans les bazars de Fès, illustre le parti pris de l'écrivain P. Loti (1996, p. 107) qu'il exprime sans équivoque dans son commentaire juste à la suite du tableau brossé ci-dessus : « Comme cette vie est loin de la nôtre ! l'activité de ce peuple nous est aussi étrangère que son immobilité et son sommeil. A l'agitation de ces gens en burnous se mêle encore je ne sais quel détachement, quelle insouciance de tout, qui nous est inconnue. »

Et pourtant, il a passé des jours à se promener, déguisé en Arabe, parmi cette foule sale et dégoûtante, « trouvant de plus en plus ordinaires les choses qui (l)' entourent » P. Loti (1996, p. 106). Il est mû sans doute par la curiosité de l'écrivain voyageur à la recherche de l'altérité exotique, aussi dégoûtante soit-elle. Dans sa quête du pittoresque, Loti n'épargne aucun espace de la ville, même si celui-ci inspire la répugnance, voire même l'aversion.

Chez l'écrivain, les femmes demeurent généralement magnifiées dans les descriptions et les portraits qu'il trace. Au contraire, pour la population autochtone, il trace des tableaux pour le moins oniriques, sinon d'un réalisme révoltant. Ces portraits s'avèrent le lieu où se déploient les fantasmes et l'altérité telle que Loti la perçoit, sachant que selon B. Ouasti (2001, p. 13) c'est : « dans le portrait (que) se cristallise la relation identité/altérité qui subsume l'image véhiculée par le récit de voyage. »

En somme, à chaque fois que Loti relève ou s'extasie devant le charme et la beauté quelque part dans le pays, il ne manque jamais d'en souligner l'impudeur, la vétusté, l'incompatibilité, ou autres qualificatifs dégradants.

Loti ne pouvait avoir de contact direct avec les femmes de la ville de Fès étant donné qu'il les a observées à partir de la terrasse de sa maison ou tout simplement en scrutant les fenêtres et les meurtrières. N'empêche qu'il a réservé de longues descriptions à la gent féminine dans *Au Maroc*, sans doute parce que les artistes occidentaux de la fin du XIX^{ème} siècle remplissaient leurs récits, ou leurs tableaux, d'allures exotiques de l'Orient. Désireux de découvrir une altérité féminine sensuelle, les écrivains voyageurs étaient fortement interpellés par cette femme orientale qui renvoie à un imaginaire de l'ailleurs. Elle est alors l'image essentielle qui leur faisait découvrir un autre monde.

3. Symboles de la beauté

3.1. Les yeux

Dans *Au Maroc*, Loti relève souvent la beauté des yeux des femmes :

« la ligne ombrée de leurs yeux, elles semblent de grands chats aux aguets. » P. Loti (1996, p. 99)

« avec des yeux d'ombre, que l'on devine cernés par quelques troublante fatigue » P. Loti (1996, p. 102)

« des yeux très allongés, à peine ouverts, obscurs et sensuels » P. Loti (1996, p. 105)

« des yeux de jeune chat angora » P. Loti (1996, p. 111)

« on voit confusément briller les yeux des femmes » P. Loti (1996, p. 114)

« des paires d'yeux très longs et très peints qui nous examinent curieusement » P. Loti (1996, p. 84)

« leurs yeux, déjà très grands et très noirs, sont réunis et allongés jusqu'aux tempes avec de l'antimoine » P. Loti (1996, p. 88)

En somme, les yeux de la femme fassie sont généralement grands, ombrés, noirs et peints dégageant sensualité, volupté et désir. Loti les rapproche de ceux d'un chat, un animal qui a la faculté de voir mieux que les autres dans l'obscurité, mais surtout, qui sait être longuement immobile, très observateur et rien ne lui échappe. Ainsi, le jugement esthétique que porte l'écrivain sur les yeux de ces femmes orientales, insiste sur leur beauté sauvage et mystérieuse, sur leur regard examinateur, scrutateur et méfiant, mais aguichant et provocateur.

3.2. Le voile

Le voile est aussi un mot récurrent dans l'œuvre de Loti. Il s'agit du vêtement féminin porté par des femmes musulmanes et qui couvre leur tête en laissant le visage apparent. C'est le symbole de leur appartenance à une culture orientale signalée souvent par les traditions vestimentaires de ses membres. La femme voilée, l'Orientale, demeure l'une des grandes figures obsédantes dans l'imaginaire occidental, dans lequel le long voile vapoureux parant le corps féminin apparaît comme l'attribut érotique féminin par excellence :

« Il y a dans la rue des marchands de vêtements [...] où stationnent les dames blanches, voilées et drapées en fantômes » P. Loti (1996, p. 106)

« une vieille grand-mère, voilée en fantôme mais aux yeux très bons. » P. Loti (1996, p. 111)

« Tous ces dessus de portes [...], chargés à se rompre, de femmes voilées de blanc, qui se penchent » P. Loti (1996, p. 113)

« La tête basse, enveloppée d'un voile gris... Elle tortillait son voile des deux mains » P. Loti (1996, p. 92)

« Uniformément voilées de laine épaisse, elles se tiennent là, serrées à s'étouffer » P. Loti (1996, p. 66)

« Des femmes [...] nous regardent par les fentes de leurs voiles » P. Loti (1996, p. 67)

Il semble que l'appétence de l'homme occidental pour la femme orientale est suscitée par le voile. Cet habit donne l'impression que cette femme voilée est une femme défendue et inaccessible. Mais ce que cache ce vêtement « fantomatique », le dévoile le regard sensuel et examinateur de la femme orientale chez Loti.

Dans *Aziyadé*, P. Loti (1892, p.8) le regard de la femme est aussi évocateur et mystérieux que chez la femme fassie :

Je me croyais si parfaitement seul que j'éprouvais une étrange impression en apercevant près de moi [...] le haut d'une tête humaine, deux grands yeux fixés sur les miens. Les sourcils étaient bruns, légèrement foncés, rapprochés jusqu'à se rejoindre ; l'expression de ce regard était un mélange d'énergie et de naïveté ; on eût dit un regard d'enfant, tant il avait de fraîcheur et de jeunesse [...] Un voile blanc enveloppait soigneusement la tête, n'en laissait paraître que le front et les grands yeux. Les prunelles étaient bien vertes, de cette teinte vert de mer autrefois chantée par les poètes d'Orient.

3.3. Autres attraits de la femme

En général, dans *Au Maroc* de Loti les femmes apparaissent seules ou à plusieurs couvertes de bijoux et de tissus orientaux aux couleurs locales. Nous retrouvons chez lui l'image d'une femme muette et gracieuse dont le corps est chargé de sensualité et de charme à travers la rougeur des lèvres, la finesse de la taille et la couleur noire des cheveux et des yeux. Elles exhibent quelques parties de leur corps, généralement les bras, le cou ou le dos. Ces parties sont embellies par des accessoires exotiques captivant le regard masculin, mettant en évidence la beauté sensuelle de ce corps oriental sauvage et énigmatique, condensant, ainsi, tout ce que l'Orient rappelle à l'Occident.

Loti est attentif aux apparitions fugitives des femmes qui, poussées par la curiosité, épient ces occidentaux étranges qui traversent la rue, mais elles ne se laissent pas contempler : elles « s'évanouissent » ou encore portent des voiles qui ne laissent entrevoir que leurs yeux. Ici, on peut considérer les descriptions de Loti comme un produit de l'imagination de l'auteur, qui, pourtant, nous brossent des tableaux précis de ces femmes en mettant l'accent sur leur aspect vestimentaire : « Les négresses, sculpturales, ont aux oreilles de grands anneaux d'argent, leurs robes sont blanches ou roses, des foulards encadrent le noir de leurs visages ; leurs voix rieuses sonnent comme des crécelles, en gaités drôles de singes. » P. Loti (1996, p. 88, 89))

4. Négresses et maîtresses

Pour distinguer les négresses de leurs maîtresses blanches, P. Loti (1996, p. 89) s'appuie sur les vêtements et les accessoires orientaux que portent les unes et les autres :

Les Arabes blanches, leurs maîtresses, portent des tuniques de soie brochées d'or, atténuées sous des tulle brodés : leurs manches, longues et larges, laissent libres leurs beaux bras nus cerclés de bracelets ; de hautes ceintures en soie lamée d'or, raides comme des bandes de carton, soutiennent leurs gorges ; sur tous les fronts il

y a des feronnères, faites d'une double rangées de sequins d'or, ou de perles, ou de pierreries, et par-dessus est posée L'hantouze, la haute mitre enroulée toujours de foulards en gaze d'or, dont les bouts pendent et flottent par derrière, mêlés à la masse des cheveux dénoués

Ce portrait vestimentaire de la femme fassie est susceptible de susciter le plaisir des sens chez le lecteur occidental, il s'agit d'un portrait exotique qui met en évidence l'altérité de la femme orientale. P. Loti (1996, p. 89) incite, quand même, ses lecteurs à voyager dans un monde oriental évocateur de la volupté féminine en utilisant d'autres artifices, dont la démarche de ces femmes orientales : « elles marchent la tête rejetée en arrière, les lèvres ouvertes sur les dents blanches ; elles ont un balancement des hanches un peu exagéré et d'une voluptueuse lenteur ; »

4.1. L'esclavage

Alors que l'esclavage est aboli en Europe, et même en Amérique, P. Loti (1996, p. 89) évoque ce phénomène social dans *Au Maroc*, sans doute pour souligner la vétusté des lois dans ce pays. N'empêche que la condition de la femme esclave au Maroc n'est pas du tout conforme à la représentation que pouvait en faire un lecteur occidental :

Cette ville, qui paraît si maussade et si noire à qui la parcourt sans lever la tête, déploie toute sa vie féminine élégante le soir sur ses toits, à ces heures dorées de la fin du jour. Maîtresses ou esclaves, sans distinction de castes, se promènent pêle-mêle, riant ensemble, et souvent enlacées avec une apparence d'égalité complète.

Ainsi les esclaves et leurs maîtresses entretiennent des relations étroites empreintes de complicité. Cependant, et pour mettre en relief les vieilles lois qui régissent le Maroc, P. Loti (1996, p. 94) cherche et trouve un marché aux esclaves au cœur de la ville de Fès :

Le soir, au marché des esclaves, à l'heure sainte et déjà crépusculaire du Moghreb, on amène toute une bande de petites négresses, fraîchement capturées au Soudan et ayant encore leurs coiffures gommées, leurs gris-gris et leurs colliers de là-bas. Des vieillards en vêtements de riches, d'une blancheur de neige, les examinent, les palpent, leur étirent les bras, leur ouvrent la bouche, pour vérifier leurs dents. Finalement elles ne trouvent pas d'acquéreur et le marchand les ramène en troupeau mélancolique, tête baissée.

Notons l'absence des hommes parmi ces « petites négresses ». Il paraît que ce commerce ne concernait que les femmes. Dans les maisons des riches, elles étaient destinées à s'occuper des travaux ménagers, mais surtout, à satisfaire les désirs érotiques des hommes.

4.2. Relation esclave/maîtresse

En somme, à la fin du XIX^{ème} siècle, la traite des esclaves femmes était encore un commerce florissant dans la ville de Fès. Elle est souvent citée par les écrivains voyageurs dans l'intention de satisfaire leur lectorat en quête de scènes et de descriptions érotiques. P. Loti (1996, p. 92), au contraire, dans *Au Maroc*, insiste sur la relation entre l'esclave et sa maîtresse :

Elle était assise, cette négresse, au bord d'une des niches qui sont creusées là comme des tanières dans l'épaisseur des vieux murs, la tête basse, enveloppée d'un voile gris, la figure couverte, elle avait l'attitude de la consternation extrême. Et quand elle nous vit approcher, craignant sans doute d'être achetée, elle s'affaissa encore

davantage. [...] A côté d'elle, assise dans la même niche, se tenait une vieille dame. [...] C'était sa maîtresse. [...] Et la vieille dame, avec des larmes et une expression d'yeux aussi triste que celle de son esclave, nous expliqua qu'elle avait acheté cette enfant toute petite, qu'elle l'avait élevée, mais qu'à présent, étant devenue veuve et pauvre, elle ne pouvait plus la nourrir et se voyait obligée de s'en défaire.

L'esclave et sa maîtresse ont suscité la pitié de l'écrivain (« Oh ! La pitié qu'elle nous fit cette pauvre petite. ») P. Loti (1996, p. 92), Mais surtout sa compassion. Il trace un tableau pathétique de la condition de l'esclave au Maroc, soulignant par-là la condition de la femme en général dans ce pays car la maîtresse est une femme divorcée qui, du jour au lendemain, ne pouvait subvenir aux besoins de la vie quotidienne. Les hommes, en pays d'Islam, avaient le droit de divorcer sans aucune difficulté en prononçant seulement la petite phrase « Toi, tu es répudiée », trois fois. C'est toute l'injustice subie par les femmes que dénonce cette scène décrite par Loti.

5. Le divorce, phénomène social

5.1. Causes

Un peu plus loin, l'auteur P. Loti (1996, p. 95), reprend ce thème du divorce qui fait honte à la société fassie et marocaine en général :

Des gens, enrichis trop vite, - au retour, par exemple, de quelque caravane heureuse du Soudan, - se hâtent de jouir de la vie et d'épouser plusieurs jeunes filles ; ruinés l'année suivante, ils divorcent et s'en vont, abandonnant ces femmes à leurs ressources personnelles. Fès est donc remplie d'épouses divorcées qui vivent comme elles peuvent. Les unes habitent isolément, avec la tolérance des caïds des quartiers, et deviennent d'équivoques élégantes, à haute tiare dorée. D'autres, descendues plus bas, se groupent sous le patronage de quelque vieille matrone ; mais les maisons de ces dernières sont des antres dangereux, situés toujours au-dessus de l'Oued-Fès.

En décrivant les conditions dans lesquelles vivent les femmes divorcées, nombreuses dans la ville, Loti en Occidental dont la religion limite, sinon empêche le divorce, fait indirectement la critique de la société orientale musulmane. En effet, dans cette description, il expose avec calme, tristesse et horreur la condition précaire de la femme musulmane. Celle-ci vivait aux dépens de l'homme, qui s'en servait comme un objet dont il pouvait se défaire selon son bon vouloir sans aucun recours. En effet, le divorce par répudiation express était autorisé dans les pays musulmans, donnant au mari le droit de se séparer de sa femme.

5.2. Conditions de vie malheureuses

P. Loti (1996, p. 102), accentue les traits caractéristiques des femmes pour en faire des objets sensuels qui célèbrent l'amour et le plaisir des sens, comme c'est le cas dans cette description d'une femme assise :

Elle passe des heures seule, assise en équilibre au sommet aigu d'un mur, profilée sur le ciel ; immobile et indifférente à tout, même à la curiosité de me voir. [...], svelte et admirablement modelée, jeune et étrange, avec des yeux d'ombre, que l'on devine cernés par quelque troublante fatigue. Elle est à son poste, ce matin, bras nus, jambes croisées et nues aussi jusqu'aux genoux ; à ses chevilles, très fines, pèsent de lourds anneaux grossiers, et de vieilles babouches quelconques tiennent mal à ses pieds tout

petits et exquis ; ses yeux sont plus enfoncés que de coutume, plus mauvais, et on dirait qu'elle a pleuré.

Les « babouches quelconques » et les « anneaux grossiers », soulignent, d'un côté, la condition sociale de cette belle jeune femme, et de l'autre côté, ces expressions en font une personne exotique qui susciterait la curiosité d'un occidental. De plus, Loti brosse en même temps un portrait moral de cette femme plongée dans sa solitude, fatiguée, inattentive, mais surtout vindicative et hargneuse. D'ailleurs, un peu plus loin, l'écrivain P. Loti (1996, p. 102, 103), souligne qu'il s'agit d'une femme battue : « Je suis sûr que c'est elle qui a reçu cette nuit la bastonnade !... A travers mon mur, j'ai entendu les coups, et, pendant une heure après, des pleurs et des cris de rage... »

Ce passage souligne la condition malheureuse de beaucoup de femmes au Maroc qui vivent cloîtrées à la merci des hommes qui n'hésitent pas à recourir aux châtimements corporels si elles ne se montrent pas dociles et soumises à leurs désirs. Mais, dans tous les cas, heureuses ou malheureuses, Loti souligne toujours leur dimension exotique, sensuelle et érotique, en célébrant l'artifice et la séduction du corps oriental à travers l'importance des vêtements et des accessoires orientaux.

Dans *Au Maroc*, les états d'âme de l'écrivain et son regard exogène ont incontestablement une influence manifeste sur sa représentation de la gent féminine à Fès. Il en trace des tableaux tantôt valorisants, tantôt dévalorisants, selon l'humeur du moment, mais faisant souvent appel à ses fantasmes et à son imagination créative étant donné qu'il n'avait ni la possibilité ni l'opportunité d'approcher les femmes de la cité impériale, sachant que dans cette ville les femmes étaient cloîtrées derrière les murs des maisons, comme le souligne l'écrivain à maintes reprises. Son regard exogène circonscrivait sa représentation de la femme. La pertinence de ses descriptions est puisée dans l'orientalisme, ce courant littéraire et artistique en vogue au XIX^{ème} siècle. Il est donc assailli par un exotisme oriental flagrant qui se dégage de tous les tableaux qu'il trace avec habileté de la femme fassie et tous les autochtones.

Pour Loti, la femme fassie semble être la femme mystérieuse qui attise et accroît les désirs. Les textes de l'écrivain se présentent aussi comme une littérature coloniale par ses images de l'indigène, de l'étrange et du pittoresque qu'il brosse à travers un regard exogène, avec amour et passion. Il est toujours en quête du fait ou de la chose la plus inhabituelle du point de vue occidental, et de la transcrire ensuite dans des textes, n'hésitant pas à exagérer un peu pour agrémenter à ses descriptions. Cependant les femmes demeurent toujours magnifiées dans les descriptions et les portraits qu'il trace. Au contraire, pour la population autochtone, il trace des tableaux pour le moins oniriques, sinon d'un réalisme révoltant. Ces portraits s'avèrent le lieu où se déploient les fantasmes et l'altérité telle que Loti la perçoit. En somme, à chaque fois que Loti relève ou s'extasie devant le charme et la beauté, il ne manque jamais d'en souligner l'impudeur, la curiosité, ou autres qualificatifs dégradants. Les choses ne se présentent pas pour l'écrivain toujours sous le même aspect : l'élément décrit pourrait être sombre et incompatible avec la perception qu'en a Loti, ou encore, bien au contraire, beau, incomparable et fascinant.

Références bibliographiques

BRISKEY Lois Dayle, 1949, *L'exotisme de Pierre Loti*, Master's thesis, Rice University in Partial Fulfillment of the Requirements of the Degree of MASTER OF ARTS in the Department of Romance Language.

- HENTSCH Thierry, *L'Orient imaginaire*, Paris, Ed. De Minuit, Collection Argument, 1987.
- KNINAH Abdeslem, 2015, « Image(s) française(s) du Maroc avant le Protectorat : (XVIIe-XXe siècles) ». Littératures. Université d'Avignon. Français. NNT : 2015AVIG1150. tel-01315181.
- LOTI Pierre, 1996, *Au Maroc*, Paris, Ed. Omnibus.
- LOTI Pierre, 1892, *Aziyadé*, Paris, Calmann Lévy éditeur.
- MONTHERLANT Henry, 1986, *Plaisir à Loti*, Paris, Editions Le Ménure, 1951, cité par Alain QuellaVillegier in « Pierre Loti, l'incompris », Paris, Presses de la Renaissance.
- OUASTI Boussif, 2001, *Profils du Maroc, voyages, images et paysages*, Tanger, Ed. Altropress-Tanger (Maroc).
- STASZAK Jean François, 2015, « Imaginer l'Ailleurs » in *Science humaines*, août-Sept., 273.
- VINSON David, 2004, « L'orient rêvé et l'orient réel au XIXème siècle. L'univers perse et ottoman à travers les récits de voyageurs français » in *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol 104, n°1.